

du bysantin, et qui devait plus tard, en Espagne, produire des monuments dignes de rivaliser avec ceux des contes de fées. Ce serait trop allonger cet article que de consacrer à chacun de ces styles, même les indications les plus générales.

Enfin le livre IX^e renferme notre architecture nationale. M. Batissier paraît s'être étendu avec amour sur cette partie de son ouvrage. Les gravures sont plus abondantes et mieux soignées que partout ailleurs. Le texte redouble de clarté et de précision. Il sera très aisé, avec les indications que donne M. Batissier des divers styles qui se sont succédés du V^e au XVI^e siècle, de déterminer l'âge des monuments si nombreux encore, qu'ont respecté la renaissance, les guerres de religion et les révolutions. Je ne saurais trop applaudir à l'auteur lorsqu'il considère le type des XII^e et XIII^e siècles comme le type le plus parfait et le plus pur de notre belle architecture chrétienne.

M. Batissier traite à ce propos la question de l'origine de l'ogive. Il ne s'arrête pas aux opinions des antiquaires anglais, ni même à celle de M. de Chateaubriand. La seule qu'il discute est celle de M. Ch. Lenormant. Ce professeur, non moins connu par ses travaux archéologiques que par ses luttes religieuses, croit que les occidentaux ont emprunté l'ogive aux Arabes, qui en fournissent plusieurs exemples au IX^e siècle. M. Batissier, lui, attribue simplement l'origine de l'ogive au développement naturel du style roman. Outre l'influence évidente de l'art oriental, du bysantin dans tous nos édifices romans, il y aurait encore une raison qui m'éloignerait de cette opinion. Je ne sais si je m'abuse, mais l'ogive me paraît déplacée dans les monuments romans. Il semble que l'introduction de l'arc brisé doive nécessairement entraîner des modifications importantes dans cette architecture, et que l'ogive soit mal à l'aise dans les formes rondes ou carrées des Romains. Du reste, pour ne citer qu'un exemple de l'influ-